CDN LE QUAI
Centre dramatique national Angers Pays de la Loire

LE CHAGRIN
mise en scène Caroline Guiela Nguyen
écriture au plateau Les Hommes approximatifs
mardi et mercredi 14 octobre 2015
Le Quai - T400

PRÉAMBULE

Entendre des polyphonies

Nous citons toujours cette phrase des frères Dardenne : filmer la vie, y arriverons nous ? Nous nous posons la même question : mettre en scène la vie, y arriverons-nous ? Cette question pour *Elle brûle* passait par la tentative d'hyper réalisme, comme une quête impossible de copie du réel. Mais cette tentative de restituer le monde tel qu'il nous parvient ne pose pas uniquement une question esthétique, elle pose en soi, la question de la narration. Comment la vie se raconte t-elle quand nous la voyons se dérouler devant nous ? Si nous faisons l'expérience de nous asseoir dans un salon et de regarder une famille évoluer dans une même journée nous pourrions faire le constat à la fois déroutant et libérateur : rien ne se raconte si ce n'est la vie qui passe. Le centre n'existe pas. Nous sommes plongés dans un faisceau de problématiques et d'histoires qui se croisent.
S'ouvrent devant nos yeux, à chaque minute et avec arrogance, des sens qui jamais ne se referment, qui osent co-exister au hasard des rencontres. C'est ce système narratif que nous essayons de mettre en place. Finalement, nous tentons de poser un cadre dans lequel passent des millions d'histoires.

Oui, avec la compagnie, nous pourrions dire cela, que nous nous contentons de poser un cadre, de délimiter un espace qui peut être infiltré à tout moment par des choses qui sont susceptibles de le percuter, le déplacer, faire sortir les pensées de leur chemin. Prenons par exemple à un enterrement, la sœur et le frère sont là, il sont plongés dans ce deuil-là. Quelqu'un sonne, c'est un homme qui vient réparer le congélateur, dans son pantalon vibre son téléphone c'est sa femme qui l'appelle 20 fois par jour parce qu'ils viennent de divorcer… On pourrait dire que cette situation est absurde tant elle met en présence deux réalités complètement différentes, mais nous ne le pensons pas, nous savons que dans nos vies nous sommes tous les jours traversés malgré nous par le monde, que nous sommes déviés de nos petites constructions intimes par d'autres vies que la nôtre. Et que le seul sens à trouver à cela est ici. Aucun lien, si ce n'est celui d'être en vie ensemble au même moment. Notre processus de travail et d'écriture implique cette polyphonie. Nous faisons avec les réalités qui se croisent sur le plateau. Nous faisons avec les corps, les voix, les réalités et les imaginaires de chacun. Nous ne nous rendons pas aveugle aux contradictions, à la cacophonie. Nous tentons d'accepter des situations qui nous paraissent invraisemblables et bizarrement, plus elles le sont, plus elles nous parlent du monde. Nos histoires ne sont pas le fruit d'un sens fixé au mur et qui ferait autorité sur le vivant. Nos spectacles sont le fruit de nos désordres, de notre non-sens, mais aussi de ce non-sens avec la volonté impossible que cela en ait. Nous tentons de mettre en scène une chose mais nous laissons toujours la porte ouverte pour qu'un étranger vienne perturber le chemin. Nous n'avons pas de centre. Et notre plus grand travail est de ne pas avoir peur de cela. Il faut accepter d'être dévié, déplacé. Ne pas avoir peur de la vie qui nous traverse, et nous dévie, ne pas avoir peur de nos sorties de route. Cela nous le demandons à nous-mêmes, et aussi au spectateur. Nos spectacles tentent de retrouver le bruit, la polyphonie du monde.

Les Hommes Approximatifs

© Katinka Lampe

LA CHAMBRE

La chambre de mon enfance
est obscure, un cagibi encombré.
Ce n'est pas vrai que la chambre de notre enfance
reste ensoleillée et lumineuse dans notre mémoire.
Ce n'est que dans les maniérismes de la convention littéraire
Qu'elle se présente ainsi.
Il s'agit d'une chambre MORTE
et d'une chambre des MORTS
C'est en vain que nous essaierons d'y mettre de l'ordre:
elle mourra toujours.
Cependant si nous arrivons à en extraire des fragments,
fussent-ils infimes,
un morceau de divan,
la fenêtre, et au-delà la route qui se perd tout au fond,
un rayon de soleil sur le plancher,
les bottes jaunes de ton père,
les pleurs de maman,
et le visage de quelqu'un derrière la vitre de la fenêtre —
il est possible alors que notre véritable CHAMBRE d'enfant
commence à se mettre en place,
et peut-être arriverons-nous ainsi à accumuler des éléments
pour construire
notre spectacle !

Le Théâtre de la mort. T. Kantor.

Tournée 2015-2016
Nouveau Théâtre d'Angers - CDN Pays de la Loire – 13 & 14 oct. 2015
La Comédie de Valence – 03 > 05 nov. 2015
MC2: Grenoble – 1er > 05 déc. 2015
SortieOuest – Domaine de Bayssan, Béziers – 10 & 11 déc. 2015
CDN Besançon Franche-Comté – 05 > 07 janv. 2016
Comédie de Béthune – 12 > 14 janv. 2016
Le Parvis, Scène nationale de Tarbes – 19 & 20 janv. 2016
Théâtre d'Arles – 02 & 03 févr. 2016
Théâtre de la Croix-Rousse, Lyon – 09 > 13 févr. 2016

Spectacle disponible en tournée saison 2016-2017

Le Chagrin

Écriture au plateau **Les Hommes Approximatifs**
Mise en scène **Caroline Guiela Nguyen**

Avec
Dan Artus
Caroline Cano
Chloé Catrin
Mehdi Limam
Violette Garo-Brunel

Scénographie **Alice Duchange**
Création costume **Benjamin Moreau**
Création lumière **Jérémie Papin**
Création sonore **Antoine Richard**
Collaboration artistique **Claire Calvi**
Création vidéo **Quentin Dumay**
Dramaturgie **Mariette Navarro**
Suivi artistique **Julien Fišera**
Collaboration à la composition musicale **Teddy Gauliat-Pitois**
Régie générale **Serge Ugolini**
Régie son **Quentin Dumay**
Régie lumière *en alternance* **Jérémie Papin, Corentin Schricke et Samuel Kleinmann**
Réalisation costumes **Dominique Fournier** et **Barbara Mornet**
Construction décor **Les Constructeurs** (chef constructeur **Gabriel Burnod**, serrurier **Gilles Petit**, menuisier **Denis Collas**, peintre **Stéphane Boucherat**)

Production **Les Hommes Approximatifs ; La Comédie de Valence, CDN Drôme-Ardèche** / Coproduction **Centre dramatique régional de Tours – Théâtre Olympia ; La Colline – théâtre national ; La Comédie de Béthune, CDN Nord-Pas-de-Calais ; Théâtre de la Coupe d'Or, scène conventionnée de Rochefort - la MC2 : Grenoble** / Avec le soutien de la **DRAC Rhône-Alpes, ministère de la Culture et de la Communication**, de la **région Rhône-Alpes,** du **Conseil général de la Drôme**, de la **Ville de Valence**, du **collectif 360** et des **Subsistances, Lyon**

Création à La Comédie de Valence
Théâtre La Fabrique, du 31 mars au 10 avril 2015

Entretien avec Caroline Guiela Nuyen

VOIX 1 : LE DEUIL

Vincent et Julie viennent de perdre leur père. Julie est partie à Paris depuis ses 18 ans. Elle en a maintenant 30. Vincent, lui, est resté là. Dans son village natal. Il s'est occupé de son père durant sa maladie et a trouvé un travail dans le Gamm Vert du village d'a coté. Ils se retrouvent 3 jours après le décès.

© Marc Dailly

Le Chagrin se passe la semaine après la mort du père. Pourquoi décider de placer l'action à ce moment-là ?

Le moment du deuil crée un espace particulier. La mort d'un père dans une famille bouleverse l'ensemble des liens qui la structure. Ce n'est pas uniquement la relation au père qui disparaît, mais l'ensemble des liens et des ramifications entre les membres de la famille. C'est un moment où la mort demande à chacun de réinventer son rapport à l'autre. C'est d'ailleurs à l'intérieur de ce bouleversement que la mort est la plus palpable, car on sait bien qu'envisager la mort, cela nous est impossible. Nous avons besoin d'une représentation mentale de ce qu'est la fin, et la mort, c'est la fin, le noir, le rien. Donc paradoxalement, nous apercevons la fin d'une chose parce que quelque chose est justement en train de commencer. Une nouvelle façon de se sentir avec sa mère, de voir son frère prendre une place qu'il n'a jamais prise, sa sœur s'occuper des papiers alors qu'elle n'a jamais envoyé ses propres feuilles de remboursement à la sécurité sociale… C'est cet endroit-là du deuil qui m'intéresse. L'endroit où quelque chose est déjà en train de renaître. Mais ce qui renaît est fragile car bien entendu cette chose qui émerge nait de la douleur, de la perte, de la tristesse. C'est comme si finalement le changement que l'autre est en train de vivre devant moi me renvoyait sans cesse au chagrin de la mort. L'une des questions que posera notre spectacle aura à voir avec notre capacité à accepter la transformation de l'autre. Julie et Vincent sont dans cette problématique-là, comme si pour la dernière fois ils joueront avec ce qu'ils connaissaient d'eux, car déjà, cette relation-là est morte, déjà, chacun devient l'étranger de l'autre. C'est pour cela que j'imagine _Le Chagrin_ dans un tout autre espace temps que celui d'_Elle brûle_ qui était une fiction qui se déroulait sur une longue période. On voyait évoluer une famille sur dix ans. Ici, pour _Le Chagrin_, c'est comme si la représentation servait de sas à ces personnages avant le grand bouleversement, comme s'ils voulaient retenir quelque chose avant de « vendre définitivement la maison ». On dit souvent que les gens, avant de se séparer, font l'amour une dernière fois avant de faire leur valise pour commencer une nouvelle vie. _Le Chagrin_ aura à voir avec cet acte d'amour. Comme une façon de rejouer ce que l'on sait être déjà parti : faire revivre non pas les morts, mais ce qui est déjà mort. Cela a à voir avec la réincarnation, avec l'incarnation… avec le théâtre ?

Vous revenez donc dans la cellule familiale ?

Nous revenons à une communauté de gens qui tentent de comprendre comment vivre ensemble. Si je dis cela, c'est parce que récemment, avec la compagnie, nous nous sommes aperçus que ce que nous cherchions à mettre en place dans nos spectacles, ce n'est pas tellement un rapport psychologique qui isolerait chaque être dans son rapport à lui même mais bien un fonctionnement de groupe, une structure. La famille est le premier lieu où l'on fait en tant qu'être humain l'expérience de cela. L'expérience de sa place, l'expérience d'un rhizome d'affects, l'expérience d'une organisation visible et invisible, dite ou non dite entre les

membres d'une même famille. Donc, oui, en ce sens, nous revenons à la famille, mais surtout pour raconter cette genèse de notre rapport au lien – nous pourrions tout autant raconter une chose sur le milieu du travail par exemple qui est un autre espace qui structure le lien.
Mais si l'on regarde de plus près, dans chacune de nos histoires, il y a toujours un personnage qui est en dehors de cette communauté, de cette organisation quasi organique, et cette personne-là en est souvent exclue. Si je tiens à signaler ce point, c'est parce que nous pourrions aussi voir nos projets sous cet angle-là : qu'est ce qui nous apparaît comme profondément commun et qu'est ce qui nous apparaît comme profondément étranger ? Nous nous rendons souvent compte que l'étranger et le commun sont à des endroits où nous ne les attendons pas. Je pense encore à *Elle brûle* : le personnage de Damien est perçu comme celui le plus éloigné des problématiques qui agitent la famille Bauchain. Et pourtant, c'est précisément lui seul qui sera capable de détecter et comprendre qu'Emma est en souffrance. En fait, plus j'avance dans cette idée et plus je me dis que parler de la famille c'est avant tout parler de l'intrusion : que ce soit l'intrusion d'une personne extérieure comme l'intrusion d'une nouvelle expérience comme la mort, le deuil, qui vient comme un étranger bouleverser le monument familial.
Ce monument est construit sur un terrain sismique ! Il subit des effondrements et des reconstructions toute sa vie. La famille est comme un corps organique, elle se régénère tout au long de son existence. Un oncle est présent durant un temps puis il disparaît, un ami est là le matin au café puis c'est un autre qui le remplace, un parent divorce, un enfant naît, un grand-père meurt. Tout cela créé des turbulences. Mais certains effondrements se passent sans bruit, sourdement, et la reconstruction se fait comme un délit, en cachette…

Il y a une dimension qui touche à l'enfance dans le titre, pourrais-tu expliquer cela ?

Je ne peux pas vraiment dire. Un titre, ca ne se réfléchit pas vraiment, ca s'imagine. Je pense même que je n'avais pas tout à fait conscience de ce que racontait ce titre avant que d'autres personnes ne me le disent, mais il est vrai que dans le travail préparatoire j'ai envoyé un mail à plusieurs personnes pour leur demander de me raconter une histoire qui leur ait provoqué un chagrin. J'ai été très surprise des réponses qui toutes étaient liées à l'enfance. Je voudrais vous parler d'une réponse en particulier : un ami m'a raconté le jour où pour la première fois il a vu sur le visage de sa mère « la grimace du chagrin ». Il raconte plus loin que cette grimace, si nouvelle pour lui n'avait plus jamais quitté son visage. On venait d'annoncer à sa mère que son frère était mort. Mon ami raconte que ce jour-là a marqué le reste de sa vie. Que lui aussi pour la première fois, faisait l'expérience d'un monde défiguré. Je crois que le monde de l'enfance me touche car il est toujours proche du bouleversement. La psychanalyste Anne Dufourmentelle, dans son livre *Éloge du risque* parle de cela. « *L'enfant est*

confiant, le monde lui parle et il parle au monde familier. Cette intime sécurité lui permet de penser, délivre ses rêves et son attente. Et puis survient quelque chose comme la foudre dans ce ciel d'été… le danger fait trembler les fondations de ce monde que l'on croyait sûr. Ce vacillement est le sien, aux confins de ce monde il y a donc de l'inapprivoisé, un espace de pure sauvagerie, que même les mots ne captivent ni ne capturent. »

Cela a donc encore à voir avec ce que j'explique plus haut. La famille pour l'enfant est vécue comme un tout, une île perdue au milieu de rien, comme l'île de *W ou le souvenir d'enfance*. Elle a son organisation propre. L'enfant est enfermé dans un monde qui a ses propres règles mais le monde est en train de gronder, il est en train d'arriver et arrivera toujours. C'est l'intrusion encore une fois qui va provoquer le déséquilibre, qui va engloutir à jamais cette île et qui va demander à l'enfant de négocier avec le bruit du monde lui aussi.

Julie et Vincent sont frère et sœur et la mort de leur père leur a donné rendez-vous à cet endroit-là du monde : la maison de leur enfance.

Que vont donc faire Vincent et Julie ? C'est encore une fois de confronter ce qui est resté. Le lien fraternel m'a toujours fasciné car il se construit dans l'enfance, et même lorsque nous sommes adultes, quelque chose qui s'est noué quand nous étions dans le bac à sable revient, ressurgit. L'expérience immuable à ce qui est nouveau, absolument neuf dans la relation. Je pense que la relation fraternelle me passionne pour cette raison-là : elle engage deux temporalités très différentes. C'est comme un bloc de passé qui percute le présent. Comme dans un texte de Rabelais où l'équipage d'un bateau en voyage au pôle Nord entend des bruits d'une bataille qui s'est déroulée plusieurs années auparavant. Le réchauffement du soleil a rendu audible des bruits que le grand froid avait congelé…

.

Entretien avec Caroline Guiela Nuyen

VOIX 2 : LES SECRETS

© Marc Dailly

Quand j'étais enfant, il y avait un lac à coté de chez moi, le lac de Sainte-Croix. Nous savions que ce lac était artificiel et qu'avant que ce terrain soit recouvert d'eau, il existait un village. Le village de Sainte-Croix : le village englouti. On racontait que les soirs de pleine lune, nous pouvions apercevoir le bout du clocher qui resurgissait de l'eau. Petite, avec mes cousins, j'aimais m'y baigner. Plus grande j'ai commencé à avoir peur. Une peur irrationnelle : la peur que quelque chose revienne. La peur que des morts remontent à la surface de l'eau, pourtant si calme et paisible.

En quoi cette histoire te parle du *Chagrin* ?

Elle me parle de ce qui a été enfoui pour ne pas briser la quiétude, de ce que l'on recouvre jusqu'à en oublier même l'existence. Et du fait que de ce qu'on a essayé d'oublier, tout finit toujours par remonter à la surface.

Très concrètement dans notre histoire, Julie et Vincent à la mort de leur père vont devoir trier les papiers, ranger les vêtements, ouvrir les tiroirs, desceller des boites. Et derrière cette vie qui semblait ne pas faire trop de vagues, trop de mouvement, se cachaient des parcelles d'existence enfouie, des terrains entiers laissés pour compte. Et c'est au creux de cette histoire cachée que les enfants vont, malgré eux, voir des morts remonter à la surface. L'histoire donc de ces territoires abandonnés manque aux enfants, et nous savons à quel point les histoires sont importantes. Nous même construisons notre rapport au monde en passant toujours par la fiction. Du coup, pour notre compagnie et notre volonté quasi « obsessionnelle » de raconter des histoires, il est intéressant de se poser la question : comment faire quand justement l'histoire ne nous a pas été racontée ? comment faire quand une histoire nous manque ?

Le père n'a parlé de rien à ses enfants. Cette partie-là de sa vie, parce qu'elle a été douloureuse, parce que comme je l'ai dit, plus haut, elle n'a pas trouvé d'écho dans le monde dans lequel il a évolué, est devenue une sorte de secret, de zone interdite. Mais pourtant, ce n'est pas parce que le secret est gardé que rien ne fuit. L'enfant reçoit malgré toutes les aspérités de cette histoire dont il ne comprend rien puisque rien ne lui a été expliqué. La violence jaillit d'une porte qui claque, les larmes coulent lors d'un repas d'anniversaire heureux, un prénom prononcé déclenche un après-midi de silence. Les choses arrivent jusqu'à lui de façon désordonnée, incohérente, ça met en cause une certaine sérénité dans la lecture qu'il a du monde qui l'entoure. Le monde est comme confus, derrière chaque chose peut jaillir alors une émotion imprévue, une tristesse cachée.

C'est à ce moment-là que l'invisible devient dangereux. Ce qui n'est pas dit donne une couche plus importante à ce qui n'existe pas, à l'invisible, au silence rempli de bruit confus, et l'on commence dans ce monde envahi de signes incompréhensibles à voir des fantômes. À avoir peur que, sous notre lit, un homme à tête de chou apparaisse. Un esprit là où on ne l'attendait pas. Je viens de voir une film : *Mister Babadook* de Jennifer Kent. C'est un film d'horreur. C'est l'histoire d'un couple dont le mari meurt le jour où il accompagne sa femme pour son accouchement. Plus tard, l'enfant et la mère ne parleront jamais du père. Ce sujet devient un terrain intouchable et le petit couple vit autour de ce secret, de ce silence. L'enfant le jour de son anniversaire trouve un livre qui lui raconte une histoire de monstre qui s'appelle Babadook. Ce livre devient tout pour lui. Il explique pourquoi sa mère a ses moments d'absence, comme si elle était possédée, elle explique pourquoi le soir il entend gémir dans la chambre, il comprend pourquoi lui et sa mère, depuis le jour de son arrivée au monde il y a

© Thomas Levy-Lasne

sept ans, n'arrivent plus à trouver le sommeil. Aux yeux de cet enfant, la maison devient hantée par Babadook. L'enfant trouve en quelque sorte un substitut, un compromis à son histoire interdite : celle de Babadook. Et là, commence la vraie terreur, car l'enfant doit se battre contre des fantômes. Invisible aux yeux des autres. Seul face à son démon. C'est un classique du film d'horreur, une sorte d'histoire archaïque. Mais elle porte une problématique qui me touche particulièrement : est-il possible d'enterrer la douleur ?

Pourquoi est ce si important pour vous de raconter des histoires ?
Ce n'est pas tant un besoin d'histoire qu'un besoin de représentation de cette même histoire. Je m'explique : ce besoin de représentation est une chose liée à l'enfance. C'est ce que nous cherchions déjà quand nous étions petits et que nous voulions que notre mère nous raconte l'histoire du petit chaperon rouge. Nous avions besoin d'un support qui puisse incarner nos problématiques d'enfant, donner un visage à nos maux, tracer le trajet de nos angoisses. Mais la raison pour laquelle cela nous console à ce point c'est qu'à travers cette histoire, nous sentons que nous ne sommes pas seuls. Si quelqu'un a pu écrire *Le Petit Chaperon rouge*

c'est que quelqu'un dans le monde sait que mon angoisse existe, et mieux encore, c'est que d'autres personnes comme moi connaissent cette même angoisse, que d'autres enfants comme moi écoutent le soir cette histoire de grand-mère et de loup. Il y a comme une communauté invisible qui subit les mêmes terreurs et cette même communauté invisible s'endort chaque nuit après cette même histoire. Les histoires que l'on nous raconte sont des objets de consolation incroyable, non pas tant par leur contenu, que par la possibilité qu'elles ont de réunir une communauté de gens autour d'elles. Cela ne prouve rien d'autre qu'un besoin énorme de se sentir au monde et surtout avec le monde.

Imaginons maintenant que pour une raison ou une autre, cette histoire que l'on attend pour réussir à s'endormir ne vienne jamais. Imaginons que cette angoisse, ces questions qui nous envahissent le soir comme chaque être humain qui se frotte à un monde qui le renvoie à ses propres contradictions, imaginez que toutes ces agitations qui vous assiègent ne trouvent aucun véhicule…cela peut nous donner l'impression de disparaître. Car si l'histoire que nous attendons n'existe pas, c'est que personne n'a eu le besoin de la faire exister, c'est que mon angoisse, mon être même n'a aucun écho dans le monde dans lequel je vis. Je suis seule avec ma panique, et si personne d'autre ne la ressent que moi, est-elle réellement légitime ? Je pense que l'on touche ici à l'un des plus grands chagrins de notre temps : celui de ne pas être représenté. Ne pas réussir à discerner sa folie et son malaise, ses contradictions, et ses terreurs, ne plus réussir à discerner dans d'autres personnes les mêmes malédictions, oui, cela a à voir avec une forme de disparition. Comme si nous n'existions plus, ou pas assez, ou pas comme il le faudrait aux yeux du monde ou de ceux qui racontent d'autres histoires que la mienne… Bien sûr, c'est beau de se dire que notre sensation d'exister est liée à l'autre, à la possibilité de nous voir dans l'autre. Mais si les moyens de représentation qui nous permettent de rentrer en miroir les uns avec les autres disparaissent, comme les histoires, cela nous empêche en quelque sorte de nous sentir en vie…

LES HOMMES APPROXIMATIFS

La Compagnie les Hommes Approximatifs a été créée en 2007. Elle réunit Caroline Guiela Nguyen (metteur en scène), Alice Duchange (scénographe), Benjamin Moreau (costumier), Jérémie Papin (créateur lumière), Mariette Navarro (auteure), Antoine Richard (créateur sonore) et Claire Calvi (collaboratrice artistique).
Depuis 2009, la Compagnie est implantée à Valence, en région Rhône-Alpes, et est associé à la Comédie de Valence – Centre Dramatique National Drôme-Ardèche, au Théâtre Olympia – Centre Dramatique Régional de Tours et à La Colline – théâtre national.

Les spectacles et espaces de recherche
Se souvenir de Violetta est créé à La Comédie de Valence en 2011 puis présenté au Théâtre National du Luxembourg.
La Compagnie présente en janvier 2012 *Ses mains*, quatre micro-fictions autour de l'infanticide, à la Comédie de Valence. Le spectacle sera repris en 2012-2013.
Invitée en 2010 par le Nouveau Théâtre d'Angers, Caroline Guiela Nguyen y ouvre un atelier de recherche. En 2011, la Compagnie y mènera deux chantiers.
Le Bal d'Emma, créé à Montélier en mai 2012 pour le festival Ambivalence(s) de La Comédie de Valence, est le début du cycle autour du personnage d'Emma.
Cette aventure se poursuit en 2013-2014 avec *Elle brûle* à La Comédie de Valence. Le spectacle, présenté à La Colline, au Théâtre Dijon Bourgogne et à la Comédie de Saint-Étienne, est actuellement en tournée.
Une première étape de travail du *Chagrin* a été présentée en 2013 dans le cadre du Festival 360 du Nouveau Théâtre de Montreuil. La première représentation du *Chagrin* a eu lieu à La Comédie de Valence le 31 mars 2015. Pour la sixième édition du festival Ambivalence(s), la compagnie créera *Mon grand amour,* première étape de leur prochain projet.

CLAIRE CALVI

Formée au conservatoire d'Avignon puis à l'École régionale d'acteurs de Cannes, elle travaille en tant que comédienne à Marseille où elle vit depuis trois ans. Elle a joué notamment sous la direction de Jean-Louis Benoit dans *La Nuit des rois* de Shakespeare, Ivan Romeuf dans *Les Bonnes* de Jean Genet, et a assisté Selim Alik sur le spectacle Dans la compagnie des hommes. Elle travaille également avec la Compagnie GroupUrsule. En 2012, elle rejoint la Cie des Hommes Approximatifs sur *Le Bal d'Emma* en tant que coordinatrice.

ALICE DUCHANGE

Après des études en BTS d'art textile, et un diplôme des métiers d'art option costumier réalisateur à Lyon, elle intègre en 2005 l'école du Théâtre national de Strasbourg en section scénographie-costume et se forme auprès de Pierre André Weitz, Daniel Jeanneteau, Benoît Lambert, Richard Brunel. Elle y rencontre la metteure en scène Caroline Guiela Nguyen. En 2011, elle intègre avec 16 autres artistes l'atelier partagé LaMezz à Lyon. Elle réalise les costumes pour Benoit Bradel sur *A.L.I.C.E* et *Rose is a rose* et pour Dan Artus sur *Le peuple d'Icare*. Elle réalise des scénographies pour Christian Duchange, Jean Lacornerie, Anne-Laure Liégeois, Julien Geskoff, Estelle Savasta, Hervé Dartiguelongue, Saturnin Barré. Elle fait partie de la Cie des Hommes Approximatifs pour laquelle elle réalise la scénographie d'*Andromaque*, de *Se souvenir de Violetta*, du *Bal d'Emma* et d'*Elle brûle*.

CAROLINE GUIELA NGUYEN

D'abord étudiante en sociologie, elle intègre en 2006 l'école du Théâtre national de Strasbourg dirigé par Stéphane Braunschweig comme élève en section mise en scène.
Elle fonde en 2008 les Hommes Approximatifs, compagnie implantée en Région Rhône-Alpes. Avec la compagnie, elle signe six créations : *Andromaque (Ruines)*, d'après Racine, en 2007 ; *Macbeth (Inquiétudes)*, d'après Shakespeare, Kadaré et Müller, en 2008 ; *Tout doucement je referme la porte sur le monde*, d'après le journal intime d'Anaïs Nin, en 2008 ; *Se souvenir de Violetta*, créé à La Comédie de Valence en 2011 ; *Le Bal d'Emma*, créé à Montélier en mai 2012 pour le festival Ambivalence(s), *Elle brûle*, créé à la Comédie en 2013. Elle a également créé à La Comédie de Valence *Ses mains*, quatre microfictions autour de l'infanticide. Pour la sixième édition du festival Ambivalence(s), Caroline Guiela Nguyen créera *Mon grand amour,* première étape du prochain projet de la compagnie.
Caroline Guiela Nguyen donne régulièrement des stages, notamment avec les étudiants de l'École de la Comédie de Saint-Étienne en mars dernier ou avec le public de La Comédie de Valence.
Membre du Collectif artistique de La Comédie de Valence, elle est artiste associé de La Colline – théâtre national et du Théâtre Olympia, Centre dramatique régional de Tours.

BENJAMIN MOREAU

Formé à l'école du TNS en scénographie-costume, il est assistant aux costumes sur *La Fable du fils substitué*, mise en scène Nada Strancar. Il crée les costumes de *Dissocia*, mise en scène Catherine Hargreaves, *Visite au père* de Roland Schimmelpfennig, mise en scène Adrien Béal, *Les Femmes savantes*, mise en scène Agnès Larroque. Il participe au projet du Festival des Nuits de Joux depuis trois éditions comme scénographe-costumier. Il collabore avec Richard Brunel pour les costumes de *J'ai la femme dans le sang*, adaptation de textes de Feydeau par Pauline Sales, *Les Criminels* de Ferdinand Brückner, et pour la scénographie et les costumes d'*Avant que j'oublie*, projet initié par Vanessa Van Durme. Il est membre de la Cie des Hommes approximatifs, pour laquelle il a créé les costumes de *Se souvenir de Violetta*, du *Bal d'Emma* et d'*Elle brûle*.

MARIETTE NAVARRO

Après des études de Lettres Modernes et d'Arts du Spectacle, Mariette Navarro entre en tant que dramaturge à l'école du Théâtre national de Strasbourg (2004 à 2007). Elle travaille depuis à des missions très variées qui ont pour point commun de lier écriture et théâtre: travaux rédactionnels, collaborations artistiques pour différentes compagnies, comités de lecture, ateliers d'écriture. Elle a notamment travaillé à la Chartreuse de Villeneuve lez Avignon, au CEAD de Montréal, à Théâtre Ouvert, au Tnba de Bordeaux, au Théâtre national de la Colline, à l'Espace Malraux de Chambéry. Elle publie des livres à la croisée des genres, tous créés au théâtre (*Alors Carcasse*, Cheyne, 2011 – prix Robert Walser 2012 ; *Nous les vagues* suivi des *Célébrations*, Quartett 2011 ; *Prodiges®*, Quartett 2012). *Le Chagrin* est sa troisième collaboration à l'écriture avec la Cie des Hommes Approximatifs après *Le Bal d'Emma* en mai 2012.et *Elle brûle* en novembre 2013.

JÉRÉMIE PAPIN

Jérémie Papin est diplomé en 2008 de l'École du Théâtre national de Strasbourg. Au théâtre, il collabore avec Didier Galas, Lazare Herson-Macarel, Nicolas Liautard, Éric Massé, Yves Beaunesne, Maëlle Poésy et Caroline Guiela Nguyen. En 2013-2014, il retrouvera Maëlle Poésy pour l'adaptation de *Candide* au Théâtre Dijon Bourgogne. À l'opéra il réalise les lumières de *L'Opéra de la Lune* de Brice Pauset et celles d'*Actéon* dirigé par Emmanuelle Haïm, tous deux mis en scène par Damien Caille-Perret. Au Festival de Salzburg il créé les lumières de l'opéra contemporain *Meine Bienen eine Schneise* d'Händl Klaus, composé et dirigé par Andreas Schett et Markus Kraler. En 2013-2014 il réalise les lumières de *La Pellegrina* dirigé par Étienne Meyer et mis en scène par Andréas Linos. Il fait partie de la Cie des Hommes Approximatifs depuis 2008, au sein de laquelle il créé les lumières de *Macbeth (Inquiétudes)*, *Se souvenir de Violetta*, du *Bal d'Emma* et d'*Elle brûle*.

ANTOINE RICHARD

Formé aux arts et techniques du son et du spectacle au DMA de Nantes, Antoine Richard poursuit sa formation de réalisateur et créateur sonore à l'ENSATT. Il s'associe au travail de metteurs en scènes tels Matthias Langhoff, Jean-Louis Hourdin ou Richard Brunel – pour *Les Criminels* de Ferdinand Bruckner. Il intègre plusieurs compagnies de théâtre dont La Maison Jaune, Le théâtre des turbulences, D'un instant à l'autre… Il crée par ailleurs le son du *Misanthrope* avec Dimitri Kolckenbring, *Mongol* avec le Théâtre du rivage, *En courant, dormez !* avec Olivier Maurin. Il est par ailleurs associé à des projets chorégraphiques, radiophoniques ou musicaux, dans lesquels il développe un univers "du réel" proche de la photographie sonore. Il travaille notamment avec le réalisateur Alexandre Plank pour France Culture, et intervient comme formateur aux universités d'été de Phonurgia Nova à Arles. En 2010 il fonde l'Atelier des Malentendus, un collectif actif de création radiophonique. Il fait partie de la Cie des Hommes Approximatifs (*Gertrud*, *Se souvenir de Violetta*, *Ses mains*, *Le Bal d'Emma*, *Elle brûle*).

Le Monde, article paru le 17 avril 2015

Le Monde

VENDREDI 17 AVRIL 2015

Caroline Guiela Nguyen, à Lyon, le 10 avril. PABLO CHIRAFICI POUR « LE MONDE »

Caroline Guiela Nguyen, lestée d'enfance

La metteuse en scène, qui monte « Le Chagrin », nourrit son théâtre d'histoires intimes et de création collective

PORTRAIT

VALENCE - envoyée spéciale

Première impression de Caroline Guiela Nguyen : une jeune femme – ravissante – déboule, en minijupe, bonnet sur la tête, vous claque la bise et entame la discussion, avec son accent du Sud. Une rugbywoman dans une enveloppe délicate, se dit-on ce soir-là. On est à Valence, à la Fabrique, un lieu qui a tout de la friche artistique, mais dépend du Centre dramatique national. C'est là, dans ces bâtiments couverts de tags colorés, en lisière d'un parc, que Caroline Guiela Nguyen, le 31 mars, a créé avec sa compagnie, Les Hommes approximatifs, son nouveau spectacle, *Le Chagrin*.

Quelques jours plus tard, on croise de nouveau la route de Caroline, à Paris et à Reims, et on se dit que c'était l'inverse, en fait : une femme délicate dans une enveloppe de fonceuse. On n'a pas l'habitude d'une telle spontanéité, d'une telle fraîcheur, dans le théâtre français.

On voit bien que Caroline Guiela Nguyen tranche, dans ce milieu. D'abord c'est une jeune femme – elle est née en 1981. De par ses origines familiales, elle a des liens avec le Vietnam, l'Inde et l'Algérie, et avec l'histoire coloniale et postcoloniale de la France. Et c'est lestée de ce bagage qu'elle amène quelque chose de tout à fait neuf, et réinvestit des territoires oubliés, au fil de ses spectacles : *Se souvenir de Violetta* (2011), *Le Bal d'Emma* (2012), *Elle brûle* (2013), qui ne cesse de tourner, et ce *Chagrin* qui, après Valence, va poser quelques soirs à Tours, puis au Théâtre de la Colline, à Paris, sa bulle de réalisme magique.

Deux rencontres fondamentales

Dans le petit village de Provence où Caroline Guiela Nguyen a passé son enfance, les gens appelaient sa mère « la Chinoise ». *« Ma mère est vietnamienne, sa mère était indienne, née à Pondichéry*, raconte la jeune femme. *Elles sont arrivées en France en 1956, après la défaite de Dien Bien Phu, comme de nombreux Vietnamiens restés du côté de la France. Et, plus tard, elle a rencontré mon père, qui était pied-noir, et séfarade, mais ne parlait jamais de cette histoire… »*

Caroline Guiela Nguyen va au Vietnam régulièrement, mais n'est jamais allée en Algérie. Elle dit que cette histoire familiale complexe et *« remplie de non-dits »* a *« façonné un rapport au monde particulier »*, qu'elle n'a de cesse d'élucider et de creuser à travers le théâtre.

Quand elle est entrée à l'école du Théâtre national de Strasbourg (TNS), après des études de sociologie et d'ethnoscénologie, elle a rencontré deux artistes qui ont été fondamentaux pour son éclosion artistique. Le Polonais Krystian Lupa d'abord, pour *« sa façon de travailler avec les comédiens : l'acteur chez lui n'est pas quelqu'un qui va dire un texte, mais une personne qui va témoigner d'une forme de présence, être traversé par tout un paysage intérieur, imaginaire »*.

Ensuite, il y a eu le *« choc »* provoqué par *Les Marchands*, de Joël Pommerat, qui a *« ouvert de nombreuses portes »* à la jeune metteure en scène : *« Dans le fait de composer une troupe avec des visages, des corps, des origines différentes : une "diversité", comme on dit maintenant, qui ne semble fondamentale pour raconter les histoires dont nous avons besoin aujourd'hui. Et puis Pommerat montrait que l'on pouvait s'emparer des questions sociales, souvent considérées comme impures, voire vulgaires, dans le théâtre français. Moi, je ne peux pas faire sans cette question-là, sinon il y a une partie de mon rapport au monde qui n'est plus là. »*

Caroline Guiela Nguyen avait une idée assez claire de ce qu'elle voulait faire, quand elle a fondé la compagnie Les Hommes approximatifs – dont le nom, tiré d'un poème de Tristan Tzara, dit bien le projet –, en 2007, avec plusieurs camarades de l'école du TNS : la scénographe Alice Duchange, l'auteure Mariette Navarro…

Il s'agissait d'abord de créer un vrai collectif, pour de vraies créations collectives. Caroline et ses compagnons ont su très vite que pour raconter leurs histoires, il leur fallait écrire à partir du plateau, des acteurs – de la vraie vie. Réinvestir des terrains abandonnés du théâtre français : l'intime, le social, des histoires ordinaires traversées, comme toutes le sont, par la grande Histoire. Comme dans *Elle brûle*, qui soulève, avec un hyperréalisme saisissant, les couches de non-dits d'une famille et la douleur d'une femme d'aujourd'hui qui s'appelle Emma, comme chez Flaubert.

La jeune femme a des liens avec le Vietnam, l'Inde et l'Algérie, et avec l'histoire coloniale et postcoloniale de la France

Pour cela, il fallait casser le moule, réintégrer dans la représentation de nos vies ce qui en fait la matière même, sa fragilité et sa complexité. Alors tous les spectacles des Hommes approximatifs mêlent comédiens professionnels et amateurs, de tous âges et d'origines différentes.

Comme une Atlantide engloutie

Ainsi en va-t-il dans *Le Chagrin* qui, au milieu de l'étonnant décor imaginé par Alice Duchange, inspiré par l'art brut, raconte une histoire banale et universelle. Un frère et une sœur, après la mort du père. La sœur est partie à Paris, des années auparavant, pour devenir danseuse, vivre dans un autre univers. Le frère est resté là, au pays, et maintenant ils se retrouvent, alors que le père n'est plus là, et que remontent les souvenirs.

Tout ici est dans la façon si émouvante qu'a Caroline Guiela Nguyen de convoquer l'enfance, cette enfance inscrite en chaque être humain comme une Atlantide engloutie, toujours prête à refaire surface. Ou d'évoquer la mort de manière un peu vaudoue, en instaurant sur le plateau un fascinant jeu avec la matière, les objets, les poupées, les bricolages divers et variés que chacun s'invente pour recréer du vivant, encore et encore.

Caroline Guiela Nguyen aime Mike Leigh, les frères Dardenne, Maurice Pialat ou Abdellatif Kechiche, les cinéastes qui serrent le réel au plus près, et son travail s'inscrit dans cette lignée. Mais avec *Le Chagrin*, elle est allée plus loin, sur des territoires encore nouveaux, qui intègrent la présence dans la vie d'une forme de « pensée magique », sans laquelle l'homme ne peut pas affronter la mort.

Alors évidemment, en voyant son parcours, en l'écoutant, on ne peut s'empêcher de penser à Ariane Mnouchkine, que Caroline Guiela Nguyen admire. La jeune metteure en scène aimerait bien, un jour, créer un lieu semblable à la Cartoucherie de Vincennes, *« une fabrique de théâtre où l'on installerait notre univers, où l'on ferait à manger, où l'on accueillerait le public »*, rêve-t-elle. Son prochain spectacle devrait d'ailleurs recréer la vie d'un restaurant vietnamien – tiens, tiens, là encore, on pense à Mnouchkine, à un des premiers spectacles du Soleil, *La Cuisine*, d'après Wesker. Caroline, c'est l'as de trèfle qui pique le cœur du théâtre français. ■

FABIENNE DARGE

Le Chagrin, par Les Hommes approximatifs. Mise en scène : Caroline Guiela Nguyen. Centre dramatique régional de Tours, du 21 au 24 avril. Tél. : 02-47-64-50-50. Théâtre national de la Colline, du 6 mai au 6 juin. Tél. : 01-44-62-52-52. *Elle brûle*. Jusqu'au 17 avril, à la Comédie de Reims, 3, chaussée Bocquaine, Reims (51). Tél. : 03-26-48-49-10. Puis le 21 avril à Aubusson, Scène nationale d'Aubusson, Théâtre Jean-Lurçat, avenue des Lissiers, Aubusson (23). Tél. : 05-55-83-09-09. Du 27 au 29 mai au Théâtre national de Nice, promenade des Arts, Nice (06). Tél. : 04-93-13-90-90.

Libération, article paru le 04 mai 2015

CRÉATION A la Colline, Caroline Guiela Nguyen met en scène une œuvre collective autour du deuil.

«Le Chagrin», un père et manques

LE CHAGRIN création collective de la Cie les Hommes approximatifs, m.s. **CAROLINE GUIELA NGUYEN** La Colline, 15, rue Malte-Brun, 75020. Du 6 mai au 6 juin. Rens. : www.colline.fr

On pourrait voir dans l'accumulation d'objets qui composent le décor de cette création une multiplicité d'ex-voto – ces images dont l'origine remonterait aux époques les plus anciennes et que l'historien d'art Georges Didi-Huberman distingue notamment pour leur capacité à traverser le temps. Pour le reste, c'est plutôt une maison de poupée qu'évoque cette scénographie foisonnante signée Alice Duchange. De l'ex-voto à la maison de poupée, la relation n'est pas flagrante. Sauf si on se penche un peu plus précisément sur ce qui se joue dans *le Chagrin*, spectacle conçu et mis en scène par Caroline Guiela Nguyen.

Comme dans sa précédente création, tout se joue ici dans la sphère familiale, terrain d'exploration privilégié de la metteure en scène.

Il y a la tante, la sœur, une amie de la famille et deux personnages extérieurs. Au mode chronologique, le spectacle préfère une temporalité plus diffuse où se superposent les effets d'un événement traumatisant, à bottine, renverse le contenu d'un sac de terre sur la table de la cuisine. Autrement dit, une série d'actions incongrues qui conduisent à se demander si l'on a affaire à un enfant attardé, à un débile mental ou simplement à quelqu'un qui fait l'idiot. Une chose est sûre : comme dans *Elle brûle*, tout se joue ici dans la sphère familiale, terrain d'exploration privilégié de Caroline Guiela Nguyen.

Justesse. De fait, tout le spectacle baigne dans un climat enfantin jusqu'à marcher en quelque sorte à reculons – comme s'il s'agissait à tout prix de retrouver le temps d'avant la disparition du père, mais aussi comme si ce mouvement était le seul moyen de saisir pleinement une situation qui échappe. Progressivement, quelque chose se précise, qui s'appuie sur des détails d'une vérité et d'une justesse profondément touchantes – à l'image de ce moment où la tante demande à l'employé des pompes funèbres de la serrer dans ses bras – pour converger vers une phase ul-